

a plutôt l'aspect d'une maison commode et spacieuse que d'un château. Considérant le rang et la célébrité du Libérateur de l'Irlande, et l'hospitalité que sa position et sa bonté le mettent dans le cas d'exercer, on est surpris de la simplicité de cette demeure. Darrynane est une maison convenable pour un propriétaire aisné, rien de plus ; elle est d'une construction irrégulière, et il est évident qu'elle a été agrandie peu à peu selon que les circonstances l'exigeaient, et non bâtie d'après un plan unique et déterminé.

La cour d'honneur est comprise entre deux corps de logis en saillie et dépendant du bâtiment principal. La partie de la maison formée par l'aile droite est consacrée aux détails intimes du ménage, et, par cette raison, les étrangers y sont rarement admis. A côté se trouve une petite chapelle qu'O'Connell a fait nouvellement construire et qui n'est pas encore entièrement achevée ; l'aile gauche a deux étages : au rez-de-chaussée est le cabinet de travail d'O'Connell, au-dessus duquel se trouve la bibliothèque, dont les fenêtres s'ouvrent sur l'océan. On entre d'abord dans ce bâtiment par une petite pièce s'ouvrant sur un grand vestibule, qui communique au moyen d'un large escalier aux appartemens du premier étage. C'est là que se trouve le salon de réception, grande et belle pièce qui aboutit d'un côté à la bibliothèque et de l'autre à la salle à manger. Dans une autre partie de l'étage principal, un long passage conduit à une suite de chambres qui, pour la plupart, sont destinées à recevoir les étrangers. On se tient habituellement dans le grand salon, la bibliothèque et la salle à manger ; ces appartemens sont spacieux, gais, et meublés avec beaucoup de goût ; quelques portraits de famille et quelques belles tentures en ornent les murs ; mais, du reste, ce luxe est très simple et n'a rien de pompeux, on sent qu'on se trouve dans l'habitation d'un homme qui se recommande à l'admiration autrement que par la magnificence des appartemens et par le luxe des tapisseries.

Où pourrait-on trouver de plus admirables points de vue qu'à Darrynane ? Du milieu du parc, l'œil découvre, au delà des prairies d'un vert tendre, la mer qui s'étend devant l'habitation en forme de baie entourée par les rochers élevés de Lambhead. Plus loin, en levant les yeux, on découvre la crête escarpée d'un long promontoire qui sépare la rivière de Kenmare de Bautrybay. A l'ouest, l'œil peut suivre la côte qu'on nomme Abbey-Island (1) et qui s'étend au loin dans la mer ; on l'appelle île parce que, à la marée haute, cette côte est habituellement séparée de la terre ferme ; mais à la marée basse, on peut y communiquer au moyen d'un étroit sentier tracé dans le sable. Dans un ensellement intérieur de la baie, à l'endroit où Abbey-Island se joint à la terre ferme, on voit les ruines de l'ancienne abbaye de Darrynane : c'est de là que vient le nom de Darrynane-Abbey donné à la demeure d'O'Connell. Un peu plus loin, mais dans la même direction, on aperçoit deux rochers élevés, deux îlots nommés Scarif et Dinish, qui lèvent au dessus des îlots leurs têtes fières et hardies. Telle est la vue de Darrynane du côté de la mer ; lorsque la tempête soulève les hautes lames de l'Océan, que leur écume blanchâtre jaillit sur les rochers qui surgissent de toutes parts et qu'elles viennent se briser contre les anfractuosités de la côte, on est alors témoin d'un spectacle d'une grandeur sauvage qu'on retrouve rarement ailleurs.

Si maintenant on se retourne, et que l'on jette un coup d'œil, du côté opposé, c'est-à-dire vers l'est et le nord, on croirait être

dans un pays primitif. Une chaîne de montagnes, dont la hauteur atteint jusqu'à 2,500 pieds, borne l'horizon, et à leurs pieds se trouve une petite vallée complètement abritée contre le souffle des vents du nord ; les arbres et les plantes y ont une fraîcheur extraordinaire, et l'air y est si doux que le fuchsta et l'hydrangea y viennent en pleine terre, et y produisent des fleurs de la plus grande beauté.

L'habitation d'O'Connell est bâtie dans une position assez élevée pour dominer la mer et la ceinture de rochers escarpés qui entoure cette petite vallée. La maison est couverte en zinc, et les murs sont soutenus jusqu'au faîte par de larges piliers de pierre grises. Les attaques des éléments rendent, sans contredit, cette précaution très nécessaire, car elle est exposée à l'action des vents, et lorsque la mer est grosse, l'écume de l'eau salée vient se briser à ses pieds. Au nord se trouvent le jardin, les bâtiments d'exploitation et les logements des domestiques. Le parc est très vaste. A l'entrée se trouve un charmant parterre émaillé des fleurs les plus rares ; là et là on découvre des ruches d'abeilles, et sous un dais de coquillages bizarrement arrangés jaillit en murmurant un jet d'eau qui sert à entretenir une agréable fraîcheur. Un peu plus loin dans l'intérieur on découvre des allées magnifiques, sur lesquelles de beaux arbres répandent leurs ombrages, et à moitié cachés aux regards, des rochers qui forment une ceinture naturelle à ce parc. On arrive ensuite à un joli verger, situé au centre de la vallée ; et, en montant quelques degrés, on parvient à une petite plate-forme où des sièges sont disposés sous un berceau de feuillage. Sur une éminence formée par la saillie d'un rocher, on a bâti un pavillon d'été d'où l'on jouit à sois et sans obstacle du coup d'œil de la mer et de la terre environnantes. Un second chemin conduit de ce pavillon aux pieds des montagnes où se trouve un simple bosquet que l'oncle d'O'Connell affectionnait beaucoup. Ce vieux seigneur, doué d'une grande force physique ainsi que des plus hautes qualités morales, devint aveugle peu de temps avant sa mort. Il aimait à s'asseoir à cette place, d'où, sous le frais abri des arbres et des rochers, il pouvait entendre dans le lointain les mugissements de la mer. Ce bruit, plein de majesté, semblait animer la scène qui l'environnait et lui retracer le tableau de sa vie passée.

— Son esprit ferme et solide, me dit O'Connell, comme nous passions devant ce bosquet, ne connaît pas la crainte de la mort. Un jour qu'il était resté longtemps absorbé dans ses pensées :— Daniel, me dit-il, j'ai une grâce à te demander.

— Laquelle, mon oncle ?

— C'est de mesurer la circonférence de cet arbre.

— Je fis ce qu'il désirait et je lui rendis compte du nombre de pieds.

— C'est cela, dit-il, je pensais qu'il devait avoir cette dimension. La grâce que je te demande maintenant, Daniel, c'est de faire abattre cet arbre.

— Pourquoi donc, mon oncle ? ce frêne paraissait vous faire tant de plaisir !

— Oui, oui ; mais je désire maintenant qu'il soit abattu.

— C'est bien, il le sera ; mais ma permission n'était pas nécessaire pour cela.

— Si fait, Daniel ; car dès à présent ces lieux t'appartiennent, et je ne veux toucher à rien sans t'en prévenir. Je te remercie de permettre que cet arbre soit abattu, continua-t-il, et je vais te dire dans quel but : j'attends depuis longtemps qu'il soit parvenu à cette grosseur, afin de pouvoir m'en faire un cer-

(1) Ile de l'Abbaye.